

CONWAY, John F., *Des comptes à rendre. Le Canada anglais et le Québec, de la Conquête à l'Accord de Charlottetown* (Montréal, VLB éditeur, 1995), 276 p.

Desmond Morton

Volume 50, Number 2, Fall 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305517ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305517ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Morton, D. (1996). Review of [CONWAY, John F., *Des comptes à rendre. Le Canada anglais et le Québec, de la Conquête à l'Accord de Charlottetown* (Montréal, VLB éditeur, 1995), 276 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 50(2), 257–259. <https://doi.org/10.7202/305517ar>

CONWAY, John F., *Des comptes à rendre. Le Canada anglais et le Québec, de la Conquête à l'Accord de Charlottetown* (Montréal, VLB éditeur, 1995), 276 p.

Dieu merci, nul ne caresse plus l'illusion qu'il existe une version exacte de l'histoire canadienne. Le post-modernisme nous a rappelé que les historiens sont de simples humains et le produit de leur époque, du lieu où ils

vivent et de la politique. La science historique est une métaphore présomptueuse, car les événements pas plus que les individus ne peuvent être mesurés, clonés ou testés et même les registres les plus minutieux sont sujets à l'erreur humaine. Au mieux, peut-on dire que l'histoire est synonyme d'expérience et qu'elle est un gage de prudence contre les catastrophes les plus prévisibles de la vie. Et cela n'a rien d'une insulte: un tant soit peu de prudence est une denrée rare et précieuse.

L'histoire n'est sans doute pas présentée sous ses meilleurs traits dans *Des comptes à rendre*. Cela n'est pas entièrement la faute du professeur Conway ni même un sujet de préoccupation pour lui. Il est sociologue à l'Université de Régina, vieux combattant de l'aile gauche du NPD et, à l'occasion, commentateur à la *CBC*. Son but était moins historiographique qu'idéologique. Il est moins important pour Conway de savoir si le développement du Québec est «normal» ou «exceptionnel» que d'essayer de convaincre ses lecteurs anglophones d'accepter la vision nationaliste des Québécois sur l'histoire du Canada. Bien sûr, lorsqu'ils en seront là, ils renonceront à Preston Manning, enfouiront les derniers vestiges de leur foi en Pierre Elliott Trudeau et en viendront peut-être à apprécier, à défaut de Lucien Bouchard, du moins certains des piliers plus socialistes de la cause souverainiste.

La version de l'histoire du Québec-Canada de Conway semblera si familière aux fidèles lecteurs de la *RHAF* qu'on se demande pourquoi elle a été traduite de l'anglais. Les Canadiens anglais, affirme-t-il, rechignaient à partager l'Ouest avec les Canadiens français. Ils étaient plein de mépris pour le refus des Canadiens français de participer aux deux guerres mondiales et avides d'embrasser les croyances de Trudeau sur le multiculturalisme et l'égalité des citoyens. Conway reproduit pratiquement chaque nuance de l'historiographie nationaliste familière, depuis la soi-disant conspiration d'Ottawa à déclencher la crise d'Octobre jusqu'aux derniers moments historiques du référendum de 1992 sur l'accord de Charlottetown. Tous les scélérats habituels ont leur place dans le défilé, depuis John Diefenbaker jusqu'aux fanatiques anglophones de l'île de Vancouver et de Sault Sainte-Marie.

Il n'est pas étonnant que, dans sa préface, Guy Rocher reprenne les arguments de Conway pour démontrer que la souveraineté est la seule option du Québec. Qui voudrait partager un foyer avec des gens aussi ignorants et malfaisants que les concitoyens de Conway.

Bien sûr, ce n'est pas exactement la conclusion à laquelle Conway voulait en venir. Écrivant dans le sillage de l'échec de l'accord de Charlottetown, son imagination constitutionnelle ne pouvait atteindre qu'aux seules vertus d'un fédéralisme asymétrique où le Sénat serait aboli, la Chambre des communes réorganisée en fonction d'une représentation proportionnelle et où le Québec pourrait en faire pratiquement à sa guise. Conway a appliqué sa formule aux résultats de l'élection de 1988. Or, un livre publié en 1995 méritait quelques révisions. Le plan de Conway aurait mis Preston Manning à la tête de l'opposition, donné à Jean Chrétien beaucoup plus de sièges au

Québec et maintenu le Bloc comme tiers parti traînant quelque part derrière les conservateurs. C'eût été amusant!

Cela ne veut en rien dénigrer l'objectif visé par le professeur Conway. Lui et son éditeur, James Lorimer, ont cherché à modifier la perception que les Canadiens anglais ont d'eux-mêmes en recourant à cette arme jadis à la mode, la culpabilité. Les Québécois se sont qualifiés pour entrer dans le temple des victimes de la fin du vingtième siècle. Les Canadiens anglais, insiste Conway, n'ont à s'en prendre qu'à eux-mêmes.

L'ennui est que les Canadiens qui vivent en dehors du Québec ne consacrent pas chaque minute de leur temps de veille à penser au Québec, que ce soit en mal ou en bien: à l'instar de la plupart des Québécois, ils passent le plus clair de leur temps à penser à eux-mêmes et à leurs problèmes. Personne ne leur a jamais dit que la Confédération était un pacte fédératif entre les deux peuples fondateurs, car cela ne figure nulle part dans l'Acte de l'Amérique du Nord britannique. En revanche, ils ont vu dans cette Loi le droit de développer le pays, aux côtés des Canadiens français si ceux-ci en avaient le désir. Le Manitoba de Cartier était leur carton d'invitation: pour une kyrielle de raisons connues, cela ne suffisait pas. De la même façon, ils se sont beaucoup moins préoccupés des attentes du Québec à l'égard de l'accord du lac Meech que de leur dégoût pour Brian Mulroney et pour tout ce qu'il représentait. Il suffit d'interroger quiconque a fait campagne pour l'Accord en Ontario ou dans l'Ouest.

Dans la mesure où Conway véhicule l'histoire de la même manière que les nationalistes québécois l'interprètent, son livre sert à quelque chose. La généralisation des cours d'immersion en français au Canada anglais n'a guère contribué à mieux faire comprendre le point de vue politique du Québec au-delà de ses frontières, pas plus que la soi-disant Révolution tranquille n'a permis au reste du Canada de mieux comprendre le Québec.

Cette mission, si elle n'est pas impossible, reste à accomplir; il ne reste plus qu'à trouver l'homologue francophone de Conway.